(Extrait du Journal l'**UNION MÉDICALE**, Juillet 1847.)

COLLÉGE DE FRANCE.

—

COURS

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DES SCIENCES MÉDICALES,

PAR

LE DOCTEUR CH. DAREMBERG.

Deuxième semestre; — Première leçon.

Résumé des leçons du premier semestre; — Programme de celles du second.

Messieurs,

Avant d'aborder le sujet que je me propose d'étudier avec vous cette année, il convient, ce me semble, de jeter un coup d'œil rapide sur les matières traitées dans le premier semestre; de cette façon nous pourrons constater la marche de la science pendant une certaine période; nous établirons en même temps un lien naturel entre les leçons qui vont suivre et celles que j'ai eu l'honneur de faire devant vous.

Mon premier but, vous le savez, Messieurs, est de rendre pratique l'histoire de la médecine. Je n'ai pas la prétention, néanmoins, de vous faire trouver incessamment dans les enseignemens qu'elle fournit des moyens de traitement pour telle ou telle maladie, ou la solution des problèmes divers qui divisent encore les médecins; j'aurai cependant plus d'une fois l'occa-

1847

sion de vous présenter des résultats d'une application immédiate, et tels que la science actuelle n'aura rien à y ajouter ou à y modifier. Ce qu'il faut surtout demander à l'histoire, ce que je désire en faire ressortir, ce sont des règles positives pour juger les théories médicales, pour apprécier les méthodes générales de traitement, pour déterminer la valeur et l'originalité de certaines découvertes. Ainsi l'histoire, en même temps qu'elle éclaire le présent, en mettant dans tout leur jour les acquisitions modernes, les théories les plus nouvelles, prépare et assure les destinées de la science.

Pour atteindre ce but, je ne me suis pas borné à la biographie des médecins, j'ai particulièrement cherché, au contraire, à tracer l'histoire de la science et de l'art; chaque fois qu'une question de théorie ou de pratique un peu importante a été soulevée à l'occasion d'un homme, je me suis efforcé de traiter cette question dans tous les développemens qu'elle comporte; de plus, je n'ai cessé de mettre en parallèle la vieille médecine avec la médecine moderne, et d'éclairer ainsi l'une par l'autre; car c'est là, j'ose le dire, la seule manière de rendre l'histoire véritablement pratique et fructueuse.

Regardant comme insuffisans et parfois infidèles les renseignemens que je pouvais puiser dans les livres, j'ai interrogé soigneusement la nature par une sorte de clinique historique, et je n'ai essayé de parallèles ou de rapprochemens qu'en mettant sous vos yeux les pièces du procès; de même, toutes les fois qu'il s'est agi d'un point difficile d'anatomie ou de physiologie, j'ai répété les dissections ou les expériences.

Ma première leçon a été consacrée à l'exposition de ces idées générales sur le but de l'histoire, et sur les moyens d'atteindre ce but.

Les classifications sont la base, je dirais presque sont l'âme de l'histoire aussi bien que de la science; une idée, un fait classés, sont à jamais acquis; on les trouve, pour ainsi dire, à première requisition; les classifications sont dans le domaine de l'intelligence ce qu'est l'ordre dans les affaires; établies avec rigueur, elles semblent doubler la valeur des faits; elles en font connaître jusqu'à un certain point la nature et le caractère; de plus elles montrent le rapport de ces faits entre eux et avec l'ensemble.

J'ai essayé de vous présenter une division aussi naturelle que possible des diverses époques ou périodes en lesquelles peut se partager l'histoire de la médecine. Cette classification repose sur la triple considération de la séparation de la médecine occidentale d'avec la médecine orientale proprement dite, de la persistance de la médecine grecque jusqu'à la décou-



verte de Harvey, enfin de l'analogie qui m'a paru exister entre le développement de la science et celui d'un organisme vivant.

Après vous avoir fait connaître les divisions admises par mes devanciers, j'ai tâché d'en pénétrer l'esprit et de les rapporter à des types généraux. Dans le cours de ces leçons, j'aurai l'occasion de reprendre ce sujet lorsque je m'occuperai des historiens même de la médecine.

Parmi les diverses périodes, nous avons étudié ensemble celle qui est comprise entre Hippocrate et Galien. Le fait culminant de cette période, celui d'où découlent tous les autres, c'est la transplantation de la médecine de Grèce à Alexandrie.

Je n'ai pas besoin de revenir sur le caractère et sur les résultats de cette transplantation ; il me suffira de vous rappeler que le nom d'*école* ne convient pas du tout à la réunion des médecins attirés à Alexandrie par la faveur des Ptolémées. Le *Musée* devint le foyer de toutes les doctrines, comme il fut l'asile de tous les médecins ; il n'y eut jamais à Alexandrie d'*école* dans le véritable sens du mot, comme à Cos, à Cnide, et plus tard à Salerne ou à Montpellier ; beaucoup de sectes s'y formèrent et notamment la secte empirique, mais aucune n'obtint une prépondérance exclusive. D'un autre côté, la médecine y resta pure de tout élément étranger, et en particulier de l'élément égyptien, auquel on a fait jouer jusqu'ici un rôle tout à fait imaginaire, aussi bien en médecine qu'en philosophie. La nullité de cette intervention a été démontrée d'une façon irrésistible, d'après l'étude des monumens, par M. Ampère, pour la philosophie et pour les lettres (1) ; je suis heureux de confirmer ses conclusions en ce qui concerne la médecine.

Il est temps enfin de faire évanouir, à jamais, devant le flambeau de la critique cette prétendue *sagesse égyptienne*, véritable mirage, qui séduit et égare les historiens et les philosophes depuis plus de quinze siècles.

Ainsi, pour la science médicale, on ne trouve rien qui rappelle, sous les Ptolémées, même de loin, ce qui advint pour la philosophie vers l'an 193 après J.-C., époque à laquelle on fait remonter l'origine de la secte appelée *école d'Alexandrie*, secte dont le caractère principal est l'éclectisme, ou la fusion, dans un ensemble régulier, des divers systèmes enfantés en Grèce avec ceux de l'Orient, lesquels se résument assez bien dans le mysticisme. Comme le remarque M. Vacherot dans un savant ouvrage récemment publié sur l'école d'Alexandrie (2), le *Musée* ne doit point être confondu avec

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1846, p. 729 et suiv.

(2) *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, préface, p. II et III. — Paris, 1846.

l'école philosophique qui porte le nom d'*école d'Alexandrie* ; il n'y eut pas dans cet établissement une véritable école de philosophie, mais plutôt un *institut*, où chaque école grecque coexistait et travaillait d'après ses principes et ses traditions. Le seul caractère commun à ces écoles, c'est qu'elles avaient apporté et qu'elles conservaient religieusement l'esprit grec, réagissant contre tout ce qui n'était pas lui. Le *Musée* demeura toujours fidèle à son institutition première, et ne se laissa jamais absorber par les écoles d'origine orientale, avec lesquelles il eut cependant de nombreuses communications.

En résumé, il n'y eut dans le *Musée* ni une école médicale grecque prépondérante, ni une école græco-égyptienne. La médecine grecque à Alexandrie n'éprouva que très tard le contact direct de la médecine orientale dans la personne des Arabes, dont les connaissances étaient encore fort peu avancées. C'est alors que la magie et l'astrologie furent mêlées aux doctrines médicales grecques, comme le mysticisme avait été introduit dans la philosophie de Platon, d'Aristote et de leurs successeurs ; cependant, dans l'un et l'autre cas, l'élément grec conserva sa puissance ; lorsque le temps fut arrivé il reparut au milieu du monde, dégagé de ses entraves, et portant en lui le germe d'une ère nouvelle pour le dédéveloppement de l'esprit humain. Ainsi les derniers comme les premiers destructeurs de l'empire romain triomphèrent dans la sphère du pouvoir matériel, mais ils subirent constamment le joug de leurs vainqueurs pour tout ce qui rentre dans le domaine de l'intelligence.

J'ai pensé, Messieurs, que pour étudier avec fruit les doctrines des plus illustres représentans de l'école dite d'Alexandrie, il importait de connaître celles de leurs précurseurs immédiats ; c'est, à mon avis, le seul moyen de renouer et de suivre le fil de la tradition. Voilà pourquoi je me suis étendu assez longuement sur Praxagore de Cos, maître d'Hérophile, et sur Chrysippe de Cnide, dont Erasistrate a été le disciple.

Praxagore, médecin dogmatique, le dernier des Asclépiades, le dernier du moins dont la renommée nous ait apporté le nom, s'attacha à suivre et à développer la doctrine d'Hippocrate ; il ne s'en éloigne que rarement. Chrysippe fut moins fidèle aux préceptes du vieillard de Cos ; mais il ne s'en écarta pas autant que son disciple Erasistrate, qui perpétue à Alexandrie l'ancienne rivalité de Cnide contre Cos, sous une autre forme et avec un autre caractère.

De cette époque date véritablement pour la médecine une ère nouvelle ;

alors se déclare ouvertement la lutte des modernes contre les anciens, de l'indépendance contre l'autorité, enfin de l'hétérodoxie contre l'orthodoxie; car en médecine il y eut toujours, comme en philosophie, comme en théologie, deux principes opposés, mais non ennemis irréconciliables : je veux dire la foi dans le dogme, et le libre examen; ils partagent, pour ainsi parler, l'histoire de la science en deux camps bien distincts. C'est une considération sur laquelle j'aurai souvent l'occasion de revenir, et vous resterez, je crois, convaincu, que le salut, que les vrais progrès dans les sciences dépendent précisément du choc de ces deux principes; le premier modère, le second pousse impérieusement en avant; tous les jours ce dernier reconquiert avec plus d'éclat et de force, la prépondérance qui lui est légitimement acquise.

Dans l'énumération des nombreux ouvrages de Praxagore, je me suis spécialement arrêté sur son livre intitulé : *de la Distinction des maladies aiguës*. Ce titre seul nous montre clairement la distance qui sépare Praxagore d'Hippocrate, en ce qui concerne la pathologie. Pour Hippocrate, la distinction des maladies aiguës en espèces n'est point importante; il lui suffit d'examiner ce qu'elles ont de commun. Il étudie surtout l'état général, sans trop se soucier de ce qu'il y a de local dans chaque affection. Aussi, sauf quelques-unes qu'il nomme, les maladies aiguës n'ont pas de symptômes spéciaux; ou plutôt ces maladies n'ont pas de symptômes, mais seulement des *signes* communs à toutes et dont l'étude doit faire juger toutes choses. Cette doctrine n'a pu triompher dans la science; la multiplication des espèces morbides établie dans le livre *des Sentences cnidiennes* prévalut, du temps même d'Hippocrate, ou peu après lui, car on la trouve dans des livres qui portent son nom. L'expérience démontra de bonne heure que si la considération de l'état général est très importante, il n'est pas moins essentiel de reconnaître et de traiter les lésions matérielles qui sont précisément, dans un grand nombre de cas, la cause et comme le foyer de l'état général.

Pour le dire en un mot, dans la période qui nous occupe, l'étude des détails, aussi bien en anatomie et en physiologie qu'en pathologie, est substituée à la contemplation de la nature et de la maladie.

A propos de Praxagore, je vous ai fait l'histoire des deux mots ἐπιγενόμενα et συνεδρεύοντα, épigénomènes et accidens.

L'*accident* est tout phénomène qui n'est pas lié à la maladie et qui survient à quelque époque que ce soit de son cours; l'*épigénomène*, pris dans le sens général, est un phénomène qui se montre *pendant le cours*

de la maladie, mais non au début, qu'il tienne ou non à la nature même de cette maladie. Dans le sens spécial, il exprime tout phénomène se manifestant pendant le cours de la maladie, mais *tenant à son développement même.* Ainsi dans le premier cas seulement *épigénomène* peut être anonyme d'*accidens*, et *vice versa.* La valeur de ces mots, comme vous l'avez vu, a changé dans le langage médical actnel; il importait d'avoir sur leurs sens respectifs des notions précises pour en bien saisir la valeur lorsqu'ils se présentent dans les auteurs anciens, et aussi pour se faire une idée exacte du contenu de deux ouvrages de Praxagore intitulés, l'un τὰ ἐπιγενομένα, l'autre τὰ συνεδρεύοντα.

Je vous ai indiqué aussi les différens noms qu'a reçue la *luette*, et je vous ai entretenu d'une de ses maladies appelée σταφυλή (*grain de raisin*); vous en avez retronvé la description dans Boyer.

La doctrine des *humeurs* tient une grande place, pour ne pas dire la première place, dans l'histoire de la médecine ancienne; Praxagore étant un des premiers qui ait rassemblé et systématisé les idées éparses sur ce sujet dans les écrits hippocratiques, j'ai cru devoir vous exposer sommairement cette doctrine, sur laqnelle je reviendrai souvent, mais qu'il fallait d'abord considérer dans son ensemble pour bien comprendre les détails ultérieurs, et n'avoir pas à reprendre les questions générales.

C'est bien à propos de cette théorie si bizarre dans son ensemble, et cependant si logique dans les détails, quand on ne fait attention ni au point de départ, ni aux principes, qu'on peut répéter ces paroles remarquables de Fontenelle :

« Sur quelque matière qne ce soit, les anciens sont assez sujets à ne » pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de faibles conve- » nances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours » vagues et confus passent chez eux pour des preuves : aussi rien ne leur » coûte à prouver. Mais ce qu'un ancien démontrait en se jouant, donne- » rait, à l'heure qu'il est, bien de la peine à un pauvre moderne. Car de » quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnemens. On veut qu'ils » soient justes, on veut qu'ils concluent; on aura la malignité de démé- » ler la moindre équivoque, ou d'idées ou de mots; on aura la dureté de » condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au » fait. Avant M. Descartes on raisonnait plus commodément : les siècles » passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. » (1)

(1) Voyez FONTENELLE *ou de la Philosophie moderne relativement aux sciences physiques*; par P. Flourens. — Paris, 1847. In-12.

Ces réflexions ont un sens parfait, surtout quand on les applique à ce que les anciens ont écrit sur les sciences, car on ne saurait nier qu'ils ont poussé l'art de raisonner jusqu'à son dernier degré de perfection dans la logique proprement dite.

L'histoire du *pouls*, celle des opinions anciennes sur la cause du mouvement des artères, se rattachaient trop immédiatement à Praxagore pour que j'aie négligé de m'arrêter sur un sujet intéressant à plus d'un titre, et pour lequel je crois avoir fourni quelques documens nouveaux.

Afin que vous puissiez suivre les origines, le développement et les modifications principales de la doctrine du pouls, j'ai tâché de vous donner une idée plus exacte, plus complète, qu'on ne l'avait fait jusqu'ici de la science, ou plutôt de l'art sphygmologique, entre les mains des hippocratistes; vous avez vu que ces médecins avaient porté leur attention non seulement sur les mouvemens anormaux, mais aussi sur le battement naturel des artères, surtout aux tempes, car je n'ai point trouvé de texte qui se rapportât à l'artère radiale. Chemin faisant, je vous ai exposé les opinions de Galien sur les questions qui nous occupaient immédiatement, ou sur celles qui s'y rattachaient de très près. C'est ainsi que j'ai pu vous tracer une histoire sommaire de la sphygmologie, envisagée surtout dans ses rapports avec la physiologie, réservant tout ce qui regarde la pathologie pour le moment où nous nous occuperons du médecin de Pergame (1).

Vous savez, Messieurs, quelles opinions le maître d'Hérophile professait sur la chaleur innée, dont il niait l'existence; sur la respiration, dont l'usage était de fortifier l'âme; sur la digestion, qu'il regardait comme une putréfaction; enfin, sur les rapports génésiques qui existent entre la moelle épinière et le cerveau.

Les hippocratistes soutenaient, en se fondant sur une conception théorique de l'embryogénie, que la moelle procède du cerveau; Praxagore défendait précisément l'opinion contraire. La doctrine hippocratique est restée classique, et Galien s'en montre l'ardent défenseur. Une grande partie des anatomistes de la renaissance sont revenus au sentiment du maître d'Hérophile. Les recherches les plus récentes d'anatomie comparée et surtout d'embryogénie donnent tort à ces deux conceptions, en

---

(1) On trouvera du reste des renseignemens étendus sur ces diverses questions dans une brochure que j'ai publiée, l'an passé, sous ce titre : *Traité sur le pouls attribué à Rufus d'Ephèse, publié pour la première fois en grec et en français, avec une introduction et des notes.*

démontrant que la moelle ne procède pas plus du cerveau que le cerveau ne procède de la moelle, mais que ces denx parties, constituées d'abord par deux points isolés apparaissant à peu près simultanément, finissent par se réunir l'une à l'autre.

Vous rappeler aujourd'hui tout ce que nous retrouvons dans les auteurs sur les connaissances de Praxagore en pathologie spéciale serait prolonger ce résumé au-delà de toute mesure. Je veux seulement remettre en votre mémoire le chapitre où C. Aurelianus expose les opinions des anciens sur la question de savoir quelle partie est malade dans la pleurésie; je n'ai pas besoin d'ajouter que le nom d'Hippocrate ne figure pas dans la liste. Les uns voulaient que le poumon fût attaqué, les autres soutenaient que la plèvre était malade. Vous avez suivi avec intérêt les argumens allégués en faveur de l'une ou de l'autre opinion, et vous avez été sans doute frappés de la force des raisons invoquées, en dehors de toute notion d'anatomie pathologique, pour défendre la bonne doctrine.

La réputation de Praxagore s'étendit au loin, vous en avez trouvé la preuve dans cette petite pièce tirée de l'*Anthologie* grecque, et due à un poète du nom de Krinagoras.

« Le fils de Phœbus lui-même (Esculape) a mis dans ta poitrine, ô Praxa-
» gore, la connaissance de l'art qui fait oublier les soucis. Il a imprégné tes
» mains du baume qui guérit tous les maux. Tu as appris de la douce
» Epione (fille d'Esculape) quelles douleurs accompagnent les longues
» fièvres, et quels médlcamens excellens il faut appliquer sur la chair di-
» visée; si les mortels possédaient des médecins tels que toi, la barque des
» morts ne voguerait pas si chargée. »

Il m'a paru convenable, pour ne pas laisser de lacune, de vous faire connaître les disciples de Praxagore autres qu'Hérophile, je veux dire PHILOTIME, PLISTONICUS, XÉNOPHON et MNÉSITHÉE.

XÉNOPHON m'a fourni l'occasion de vous présenter le résultat de mes recherches cliniques sur la maladie appelée *therminthe*, τέρμινθος, par les Grecs; je crois vous avoir démontré qu'il s'agit de l'*Eczema luridum.*

PHILOTIME ayant écrit un livre sur les *Officines*, j'ai rassemblé devant vous les détails concernant l'organisation de ces laboratoires des médecins dans l'antiquité; vous avez pu vous les représenter tapissés d'instrumens, remplis des appareils ou machines propres aux opérations, et fournis de médicamens internes ou externes; maintenant les fonctions

de l'opérateur, celles des aides, les relations des confrères entre eux, les rapports entre les médecins et les cliens vous sont bien connus.

Par ces détails, j'ai tâché de faire revivre une époque reculée, et de vous montrer nos premiers maîtres enseignant par la parole et par l'exemple.

MNÉSITHÉE nous a laissé le premier modèle d'une encyclopédie médicale et d'une classification des causes des maladies; de plus, j'ai été assez heureux pour vous donner le premier la traduction de fragmens étendus et importans sur le régime des enfans, fragmens qui nous ont été conservés par Oribase, et que j'ai découverts dans un manuscrit fort ancien de la bibliothèque royale. Je vais bientôt publier la description de cet important manuscrit avec des extraits considérables.

En ce qui concerne CHRYSIPPE, je me suis particulièrement attaché à sa doctrine du rejet absolu de la saignée, sujet sur lequel je reviendrai avec plus de détails encore dans une des prochaines leçons, à propos d'Erasistrate. Le nom de Chrysippe ne paraît pas avoir eu un grand retentissement. Au temps de Galien, ses livres étaient menacés d'une entière destruction.

Les disciples de Chrysippe, MÉDIUS, ARISTOGÈNE et MÉTRODORE, ne nous ont offert rien d'important à étudier. Nous sommes bientôt arrivés à HÉROPHILE.

HÉROPHILE ne nous a pas demandé moins de trois leçons; ce n'est certainement pas une proportion démesurée, si l'on considère l'étendue et l'importance des travaux de cet illustre médecin, surtout en anatomie.

Jusqu'à lui le scalpel des anatomistes ne s'était adressé qu'aux animaux; le premier il a osé porter la main sur le cadavre de l'homme; et même, non content d'étudier l'organisme mort, il voulut surprendre le secret de la nature sur des hommes vivans. De malheureux condamnés ont été livrés par le roi Ptolémée à son scalpel inhumain, au lieu d'être envoyés au supplice; ainsi un zèle déréglé pour la science, une passion effrénée pour la gloire, ont transformé le médecin en bourreau.

La réputation laissée par Hérophile comme anatomiste, a fait pâlir celle d'Erasistrate, et n'a guère été égalée dans l'antiquité que par celle du médecin de Pergame; à la renaissance quelques restaurateurs de l'anatomie n'ont pas craint, par un sentiment d'inconcevable jalousie,

opposer le disciple de Chrysippe à Galien lui-même, et de le placer au-dessus de ce prince de l'anatomie ancienne.

Hérophile a décrit sur l'homme beaucoup de parties qui, sur les animaux, n'avaient pas fixé l'attention de ses prédécesseurs ; il a imposé à ces parties des noms qui sont arrivés jusqu'à nous, comme un témoignage de sa science anatomique et de sa renommée. Le premier avec Eudème, il a écrit sur le système nerveux ; le premier il a décrit les nerfs, mais sans les distinguer complètement des tendons et des ligamens, erreur qui, du reste, est encore en grande partie consacrée par Galien.

Aux preuves alléguées déjà par Philipson (1), j'en ai ajouté quelques autres qui établissent, je crois sans réplique, qu'Aristote ne connaissait pas les nerfs ; ce qu'il appelle de ce nom n'est autre chose que du tissu fibreux. On éprouve une sorte de remords lorsqu'on enlève ainsi à un auteur tel qu'Aristote, quelque partie de sa gloire ; on aimerait mieux, au contraire, lui trouver un nouveau titre à l'admiration ; mais c'est surtout quand il s'agit de la science, que la vérité doit s'élever au-dessus de toute considération personnelle.

Hérophile a repris et complété les recherches de son maître Praxagore sur l'anatomie et la physiologie du système vasculaire. Jusqu'ici sa doctrine rhythmique du pouls avait été mal comprise; à l'aide de recherches nouvelles, et surtout grâce à la découverte du texte grec d'un petit traité sur le pouls (mentionné plus haut), j'ai pu faciliter l'intelligence de ce sujet par lui-même fort obscur, mais dont l'étude prouve jusqu'à quel degré d'habileté, ou si l'on veut de subtilité, les anciens étaient arrivés en sphygmologie par l'habitude constante d'étudier les modifications du pouls, en l'absence de moyens plus positifs de diagnostic.

La théorie du disciple de Praxagore sur la respiration est assez compliquée; cette fonction consistait pour lui en six mouvemens : quatre appartenaient aux poumons, deux à la poitrine. Premier mouvement : diastole du poumon pour attirer l'air extérieur ; — deuxième mouvement : systole du poumon pour faire pénétrer l'air du poumon dans la poitrine ; — — troisième mouvement : coïncidence d'un mouvement de diastole de la part du thorax ; — quatrième mouvement : diastole du poumon pour recevoir l'air renvoyé par la diastole des parois de la poitrine (cinquième mouvement) ; — sixième mouvement : systole du poumon pour expulser à l'extérieur la surabondance de l'air.

(1) *De Internarum humani corporis partium cognitione Aristotelis cum Platonis sententiis comparata*, etc. Berlin, 1831. In-8°.

Cette doctrine du passage de l'air, du poumon dans un espace vide que les physiologistes anciens supposaient exister entre le poumon et la plèvre est arrivé, avec quelques modifications, jusqu'à Haller; il lui a porté le dernier coup en réfutant Hamberger, qui la soutenait encore.

Hérophile était aussi d'avis qu'il y avait une respiration cutanée supplémentaire de la respiration pulmonaire; cette supposition d'une respiration cutanée, combinée ou non avec la respiration pulmonaire, remonte jusqu'aux premières écoles philosophiques de la Grèce.

La théorie d'Hérophile m'a conduit à vous parler de celle de Platon, et à vous rappeler le rôle que Galien, pressentant en quelque sorte la découverte de l'oxygène, faisait jouer dans la respiration à la *qualité de l'air qui entretient la flamme* (1).

Enfin, Messieurs, en rapprochant et en coordonnant les textes anciens, et surtout en recourant à l'anatomie comparée, je vous ai donné, si je ne m'abuse, des notions exactes et complètes sur les connaissances d'Hérophile, touchant l'anatomie des organes génitaux de l'homme et de la femme. Je crois vous avoir convaincu que ses descriptions ont été faites sur l'espèce humaine, tandis que celles de Galien se rapportent exclusivement aux animaux; le plus souvent même, et contre son habitude, le médecin de Pergame a pris pour type, non pas les singes, mais les animaux placés plus bas dans l'échelle, et en particulier les ruminans.

Je dois à l'extrême obligeance de M. de Blainville d'avoir pu mettre sous vos yeux toutes les pièces sur lesquelles j'ai vérifié les descriptions de Galien.

Ce sujet était pour ainsi dire nouveau : rebutés sans doute par des difficultés inextricables, quand on n'invoque pas les lumières de l'anatomie comparée, les historiens s'en sont à peine occupés, et le peu qu'ils en disent est souvent erroné.

Il nous est parvenu beaucoup moins de renseignemens sur les doctrines médicales d'Hérophile que sur ses recherches en anatomie. Aussi nous est-il difficile de retrouver les liens qui l'unissent à Praxagore, et les points de contact ou de dissidence qu'il a eus avec Erasistrate ; nous les supposons plutôt que nous ne les constatons. Aussi n'est-il pas aisé de suivre sans interruption les destinées de l'élément hippocratique à Alexandrie, et de bien préciser l'influence d'Hérophile ou de son école. J'essaierai cependant d'éclaircir quelques-uns de ces faits dans le parallèle que j'établirai entre Hérophile et Erasistrate.

(1) *De Utilitate respirat.*; cap. 3.

Maintenant, Messieurs, nous allons étudier ERASISTRATE ; mais avant de vous esquisser cette grande figure de l'antiquité, laissez-moi vous tracer en peu de mots le sujet des leçons de ce semestre.

Après Hérophile et Erasistrate, je poursuivrai l'histoire de leurs sectes, pour ne pas séparer deux choses connexes, le maître et les disciples. Il est vrai que cette manière de procéder n'est pas très conforme à la chronologie, mais elle rentre mieux dans l'ordre logique des idées et jusqu'à un certain point de la marche de la science.

Vous verrez les Erasistratéens passionnés pour leur chef et le révérant à l'égal d'un dieu, conserver ses préceptes comme des dogmes. Les Hérophiléens vous présenteront moins d'unité et d'enthousiasme pour le fondateur de leur école ; et même un des disciples immédiats d'Hérophile, Philinus de Cos, oppose l'*empirisme* au *dogmatisme*, ou rationalisme.

L'histoire de Philinus de Cos, que je reprendrai après celle des premiers Hérophiléens orthodoxes me permettra tout naturellement de mettre en présence les deux méthodes rivales, je veux dire le *dogmatisme* et l'*empirisme*. Il vous sera peut-être facile de constater le passage de l'une à l'autre, passage qui repose d'abord sur des faits de détails et plus tard sur des principes généraux.

Erasistrate compte moins de disciples et de sectateurs qu'Hérophile ; toutefois, au temps de Galien, ses doctrines avaient encore beaucoup de partisans, tandis qu'Hérophile était à peu près abandonné, et cependant dans son école brillent les noms les plus illustres, ceux de Mantias, de Zénon, de Xeuxis, de Bacchius, et plus tard d'Apollonius, surnommé *le Rat*.

Cette différence entre les destinées des deux écoles s'explique facilement par la différence même des doctrines et de la tendance de leurs chefs. Hérophile ne fait que développer la doctrine d'Hippocrate, il innove peu ; Erasistrate, au contraire, réformateur hardi, attaque le médecin de Cos, fonde des théories jusqu'alors inconnues, et de plus les soutient par des livres moins obscurs que ceux d'Hérophile. Ce dernier ne crée pas une école médicale ; il ne fait que vulgariser et répandre le goût de l'anatomie, et en même temps celui de la polypharmacie ; son influence devait nécessairement être absorbée dans le grand nom d'Hippocrate qui représentait au suprême degré l'orthodoxie médicale. Les doctrines véritablement *hérésiarques* pouvaient seules jouir du privilége de compter des disciples fervens ; quant aux Hippocratistes légèrement dissidens ils n'avaient presqu'aucune chance de se maintenir.

Pour Erasistrate comme pour Hérophile je suis réduit à quelques fragmens de leurs ouvrages, à des mentions plus ou moins brèves fournies plus

particulièrement par Galien et par C. Aurelius, deux auteurs dans l'esprit desquels la passion ne laisse pas toujours assez de place à la vérité et à l'impartialité. Je me trouverai dans un plus grand embarras pour les médecins du second ordre; les sources sont encore moins nombreuses et moins abondantes que pour les deux fondateurs de l'école d'Alexandrie.

Quant aux auteurs d'une renommée plus inférieure, tous les renseignemens se bornent quelquefois à leur nom; heureux quand, à force de recherches, on peut leur assigner une date, au moins approximative. Toutefois, en scrutant, en rapprochant les textes, et aussi en usant d'une induction anssi sévère que possible, il me sera permis de reconstituer quelques courtes biographies et surtout quelques parties de la science à cette époque, dont presque tous les monumens ont péri. Ainsi, je vous parlerai successivement de ce qui regarde les commentaires d'Hippocrate, écrits en grande partie par dcs Hérophiléens; de la médecine gymnastique et de la toxicologie. Pour ce dernier point, je trouverai des renseignemens précieux dans les poèmes de Nicandre, que je vous ferai connaître en détails. Cet auteur n'était point médecin, mais il a beancoup emprunté aux médecins d'un âge antérieur au sien ou ses contemporains; ceux qui l'ont suivi ont beaucoup puisé dans ses ouvrages. — Plusieurs questions de chirurgie se présenteront pendant le cours de ces leçons, particulièrement à propos d'Héraclide de Tarente et d'Apollonius de Cittium.

J'espère arriver jusqu'à la migration partielle de la médecine grecque à Rome. La science se déplace ainsi successivement avec la civilisation, marquant par des siècles chacun de ses pas : de Grèce elle passe à Alexandrie, et de cette dernière ville elle se rend à Rome, devenue désormais le centre du monde politique et l'asile des sciences et des arts, qu'elle semble tenir en réserve pour faire jouir de leurs bienfaits les peuples appelés à fonder un nouvel empire sur les ruines de l'ancien.

J'apprécierai avec vous les modifications que l'esprit romain fit subir momentanément à la médecine, qui n'en resta pas moins grecque et qui reprit entièrement son caractère primitif entre les mains de Galien, source inépuisable où s'alimente la médecine pendant plus de quinze siècles.

Asclépiade, qui eut de nombreux disciples, et Thémison m'occuperont particulièrement, surtout ce dernier, comme fondateur de la secte *méthodique*, que j'étudierai en elle-même et dans ses rapports avec la doctrine de Brown et avec celle de Broussais.

Celse, si bien dénommé l'*Hippocrate latin*, sera de ma part l'objet

d'un examen particulier. Le traité *de la Médecine* est, en quelque sorte, le couronnement de l'école d'Alexandrie, dont il résume, au point de vue d'un système particulier, les théories et les connaissances pratiques, conjointement avec celles des médecins nouvellement établis à Rome.

On regrette seulement de ne pouvoir presque jamais rapporter les faits et les idées à leurs auteurs primitifs. Celse, comme du reste tous les médecins anciens, copie, abrège beaucoup les travaux de ses devanciers, mais ne cite guère les sources auxquelles il a puisé.

En terminant cette leçon, je désire, si vous le permettez, Messieurs, vous exprimer un vœu et vous adresser une prière.

Mon auditoire se compose, je le vois avec une vive satisfaction, d'un grand nombre d'étudians; s'élevant au-dessus des préjugés et des habitudes, ils reconnaissent l'importance des études historiques et littéraires; ils ne croient pas s'égarer et perdre leur temps en quittant un instant le giron de notre mère commune, l'École de médecine, pour venir dans les salles du collége de France se familiariser quelque peu avec le passé, après avoir consacré une partie de leur journée à l'étude, déjà si vaste et si féconde, de la médecine actuelle. L'avenir des études historiques en France est entre leurs mains.

Ceux que leur goût et leurs études préliminaires entraînent dans cette voie, ont une occasion solennelle de faire, si je puis m'exprimer ainsi, leur profession de foi: je veux parler de la thèse. Ma demande ne paraîtra pas sans doute indiscrète; je n'empiète ni sur ses priviléges ni sur les exigences des études pratiques; je me plais à le reconnaître, dans notre école elles doivent avoir la prééminence sur toutes les autres, puisqu'en définitive la pratique est le dernier terme vers lequel doit tendre un médecin. Mais si par une heureuse direction de l'esprit on a su allier l'étude du passé à celle du présent; si d'un autre côté l'attention ne s'est point portée sur un sujet intéressant la pratique, ne convient-il pas, à défaut de recherches nouvelles et pouvant faire avancer directement la science, de préférer à une question banale soit l'étude, au point de vue historique ou littéraire de quelque question de pathologie, de thérapeutique, d'hygiène, d'anatomie, de physiologie, soit l'examen des ouvrages et des doctrines de quelque médecin dont le rôle aurait été jusqu'à présent mal ou incomplètement apprécié?

N'est-ce point là d'ailleurs un moyen de mettre dans tout son jour l'étendue des ressources de son esprit et de faire preuve, en même temps, des connaissances qu'on est convenu d'appeler positives, si l'on s'attache, dans ses recherches, à comparer les anciens aux modernes, et à tirer des

règles de critique de cette comparaison ? Ainsi la thèse sera, tout ensemble, un témoignage de la culture de l'intelligence et une garantie de science pratique.

L'habitude de pareilles études deviendra pour le médecin, même au milieu des petites villes, une véritable source de distractions; elle le sortira du cercle habituel des faits purement pratiques; de plus, la lecture de nos classiques anciens fortifiera son goût pour le commerce avec nos bons auteurs modernes et l'éloignera de ces productions futiles et éphémères enfantées par l'amour de briller, ou par la passion, et desquelles la science n'a rien à attendre.

Du reste, Messieurs, nos confrères d'outre-Rhin nous donnent cet exemple; chaque année il se publie en Allemagne un assez grand nombre de thèses sur l'histoire de la médecine; plusieurs sont excellentes et méritent les honneurs de la réimpression; vous remarquerez même que la plupart des travaux historiques publiés en Allemagne sont dus à la plume modeste et savante de praticiens relégués dans les petites villes et jusque dans les villages. Il ne vous sera pas difficile d'imiter et peut-être d'égaler vos modèles. Les Allemands sont savans et profonds; ils ont, en outre, le génie et la patience de l'érudition. Vous aussi vous serez savans; de plus, vous porterez dans le choix et dans la mise en œuvre des matériaux cette merveilleuse clarté, cette réserve, cette critique sévère que les Français seuls possèdent à un degré inimitable, et que nul ne leur dispute.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, d'ajouter que je me mets tout entier à la disposition de ceux qui croiront devoir suivre le conseil que je prends la liberté de leur donner, au moins autant dans leur intérêt que dans celui de la science. Je me ferai toujours un plaisir de leur communiquer les renseignemens qui seront à ma disposition, et surtout de les familiariser avec l'étude des sources et de la bibliographie historique.

Le devoir d'un professeur ne saurait se borner à l'enseignement dogmatique; les leçons ne sont qu'une sorte d'initiation; ce qui est au moins aussi utile, ce qui constitue surtout le disciple, si j'ose me servir de cette ambitieuse expression, et ce qui rattache plus intimement l'auditoire à celui dont on écoute les leçons, ce sont les conférences, les causeries intimes, passez-moi ce mot, qui deviennent ainsi le développement et le complément de l'enseignement officiel.

J'emporte donc la confiance, Messieurs, que vous me croirez dévoué aussi bien à vous-mêmes qu'à nos études communes.

Typographie Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 18.